

Extrait du Portail de la Liturgie Catholique

<http://www.liturgiecatholique.fr>

Le chemin de croix dans l'histoire

- Thèmes - Art sacré - Un patrimoine vivant - Art & temps liturgiques -



Date de mise en ligne : vendredi 14 mars 2008

Avant même Vatican II, la réforme liturgique a permis de redonner toute sa place à la célébration de la Passion de notre Seigneur le Vendredi Saint, et le chemin de croix a quelque peu perdu de sa prépondérance. Depuis plusieurs années cependant, nous voyons que des paroisses et des communautés chrétiennes diverses éprouvent le besoin, à côté des grandes Célébrations du Triduum Pascal, de proposer le chemin de croix aux fidèles.

Nous accueillions cette année au monastère un groupe d'étudiants des Grandes Écoles, qui, tout en participant activement aux Offices monastiques et aux célébrations, a médité le chemin de croix dans l'après-midi du vendredi. Une ville comme Reims proposait le vendredi saint trois chemins de croix, animés l'un par les lycéens, l'autre par le Sappel (communauté chrétienne des familles et amis du Quart-Monde), le troisième par une paroisse. Il ne s'agit pas d'un retour en arrière ; la manière de mettre en œuvre le chemin de croix a bénéficié du renouveau liturgique et biblique de notre siècle. Pour mieux en saisir la portée, je vous propose un aperçu historique sur cette dévotion « récente » dont les racines plongent dans les récits évangéliques. L'acte fondateur en est évidemment la Passion du Christ ; or, c'est seulement à partir de la fin du Moyen Âge que cette dévotion est apparue. Son historique a été détaillé par M.-i. Picard en 1953 dans un article du Dictionnaire de spiritualité dont je reprends ici les éléments essentiels.

L'évolution s'est faite en trois temps

Tandis que se développent à partir du XII^e siècle les éléments de la dévotion à la Passion (dévotion à la Pietà, aux plaies du Sauveur, à la Sainte Face, etc.), l'arrivée des Franciscains en Terre Sainte au début du XIV^e siècle donne corps aux pèlerinages organisés sur les lieux de la Passion. On ne parle pas encore du chemin de croix, mais on se réunit au Calvaire, puis on visite dans la ville les divers lieux mentionnés dans les évangiles ou dans les livres relatant la « Vie du Christ ». Ces visites ne sont pas une innovation des Frères Mineurs, puisque l'on en a déjà le témoignage dans les premiers siècles du christianisme, par exemple celui de la pèlerine Egérie. À partir du XV^e siècle se dessine un tournant avec le développement de la dévotion aux « chutes de la Passion » ou encore, en Allemagne et aux Pays-Bas, aux « chutes sous la croix ». Par ailleurs, en Allemagne et à Rome, on vénère les « marches du Christ » (7 ou 9) parfois à l'aide de colonnes dressées sur le chemin allant vers une église. À la même époque apparaît la dévotion aux « stations du Christ », 6 ou 7 dans certains cas, 12, 15 voire 18 dans d'autres. Elles commencent soit par l'adieu de Jésus à sa mère, soit au Cénacle, soit au jardin, ou encore chez Pilate. La diversité prévaut jusqu'au XIX^e siècle dans la plupart des régions.

Le chemin de croix vient prendre le relais des pèlerinages aux lieux saints, et des indulgences y sont également attachées. Au XVII^e siècle, tandis que subsistent des chemins de croix à 12 stations, celui à 14 stations s'impose peu à peu dans les couvents franciscains. De là, avec l'appui des papes, il va se répandre dans les églises paroissiales et monastiques. L'un des grands promoteurs en est saint Léonard de Port-Maurice (mort en 1751) qui en établit un sur chaque lieu où il prêche une Mission, le plus célèbre étant celui du Colisée, béni en 1750. En France, l'un des hauts lieux de la dévotion au chemin de croix, est, déjà au XVII^e siècle, le Mont-Valérien avec ses chapelles marquant 11 stations. Au XVIII^e siècle, les livres sur les stations de la Passion vont se multiplier. L'un d'eux, édité par le P. Parvilliers, SJ, propose ainsi un chemin à 18 stations, de la Cène à la Résurrection. Répandu sous diverses formes au XVIII^e siècle, c'est au XIX^e siècle que le chemin à 14 stations, du procès à la mise au tombeau, s'introduit en France, par l'intermédiaire des prêtres immigrés en Italie au moment de la Révolution française : à leur retour en France, ils promeuvent cette dévotion.

Les éléments constitutifs du chemin de la croix

Le chemin se présente comme une célébration très structurée, autour de deux grands pôles : la méditation sur la Passion, et la marche sur les pas du Christ, à la suite de la Vierge, dont les livrets de chemin de croix nous disent qu'elle fut la première à refaire le parcours du Christ. Chaque station présente une méditation sur un événement (pas

toujours directement biblique, telle la rencontre avec « Véronique »), et une prière. Cette prière reprend le thème de la méditation, en impliquant ceux qui effectuent le chemin de croix. La caractéristique des textes imprimés aux XVIII^e et XIX^e siècles est que le chrétien est assimilé par ses fautes à celui qui a condamné Jésus. Le chemin de croix est donc un chemin de compassion aux souffrances du Christ, et plus encore un chemin de conversion, de reconnaissance de son péché, et de demande de pardon à Dieu. Par ailleurs, chaque station est ponctuée par une strophe d'un cantique en français, le plus souvent chanté par tous, et une strophe (toujours la même) du Stabat Mater. Sont intercalés des versets en latin alternés entre le prêtre et la foule.

Le chemin de croix se caractérise ainsi par une alternance heureuse entre latin et français, entre chant de la foule et silence pour écouter la méditation, entre prière et marche, car il s'agit bien de marcher au sens propre à la suite du Christ. Des livrets permettent à chacun de suivre le déroulement, mais à vrai dire, le cantique est connu par cœur, ainsi que les réponses aux versets latins. Par contre, une certaine liberté est laissée au prêtre pour la méditation elle-même. C'est la chance, pourrait-on dire, de la dévotion de ne pas être codifiée par le magistère de façon aussi stricte que la liturgie de l'Église. Dès lors, on ne s'étonne pas que de telles cérémonies recueillent l'assentiment de beaucoup : chacun tient sa place, prêtre, chantre, peuple, et ainsi, tous sont rassemblés dans une diversité de fonctions, pour une même prière.

Renouveau contemporain

Le mouvement liturgique a émis bon nombre de réserves vis-à-vis des dévotions, en particulier quand elles ont pris la place de la liturgie, tel le chemin de croix qui attirait les foules l'après-midi du vendredi saint, quand la célébration de la Passion, célébrée tôt le matin ne rassemblait que quelques femmes et des enfants. Le chemin de croix se terminait sur le sépulcre, et d'aucuns lui reprochaient de ne pas suffisamment orienter les regards vers le salut accompli par la mort du Christ en croix.

Certains ont préféré renoncer au chemin de croix. D'autres ont cherché à lui donner un enracinement évangélique plus net : nombreux sont les poètes et les théologiens qui s'y sont essayés tout au long de notre siècle, de Paul Claudel (1919) au Patriarche Bartholomée I^{er} (1994) en passant par Romano Guardini (1937), Patrice de La Tour du Pin (1946), Leonardo Boff (1984) ou André Frossard (1991).

Quant aux tableaux qui, depuis le milieu du XIX^e siècle, ornent les murs de nos églises, ils ont, eux aussi, évolué avec la sensibilité des croyants. De peintures ou de sculptures très narratives, proches des textes ou des chants du chemin de croix, on est passé à des représentations plus conformes à la mentalité contemporaine, plus suggestives que descriptives, comme celle de Pierre Buraglio. La mise en œuvre du chemin de croix s'est diversifiée. Depuis de nombreuses années, celui de Montmartre ou celui de Saint-Pierre-de-Chaillot se déroulent dehors, en procession derrière une grande croix. D'autres ont conservé la marche d'une station à l'autre tout en remaniant les textes et diversifiant l'expression orale, chorale, scénique. Rassemblement « orchestré » ou cheminement dépouillé, le chemin de croix peut offrir l'occasion aux croyants comme à ceux qui se sentent parfois en marge de l'Église de se retrouver dans cette méditation où la souffrance d'un homme ouvre une espérance à l'humanité.

Sur Fabienne Hyon, osb

Article extrait de la revue Chroniques d'art sacré, n°50, automne 1999.